Observations et réflexions

par le docteur Ernest Feltgen.

(Suite 8).

Le long du littoral.

A) *En Août.*

A celui qui ne saurait trouver plaisir à la folie du jazz, au dernier cri (combien pathologique) de la mode, aux extravagances d'une jeunesse d'après-guerre, le littoral réserve, heureusement, assez de divertissements pour qu'il puisse y passer ses vacances agréablement et d'une façon utile. J'envisage avant tout l'honorable passe-temps qu'appréciaient tant nos pères: l'observation de la nature. Rien n'empêche de jouir ainsi, même dans une large mesure, de tous les autres bienfaits, tant moraux que matériels, que nous offre la plage.

Dans le domaine de la science des végétaux, l'exploration des dunes et des parties de la zône poldérienne qui y touchent immédiatement, exploration faite en août, par un temps presque toujours pluvieux et trop frais pour la saison, avec des apparitions furtives du soleil, n'a révélé rien d'exceptionnel si ce n'est:

1° La présence de la crucifère *Diplotaxis tenuifolia D. C.* dans le talus du chemin de fer à Heyst, tout près des rues des Brasseurs et des Pierres, le long de la route vers Knocke. Il est certain que la plante y a été égarée avec du ballast ou des marchandises. Elle aime, comme on sait, se fixer dans les lieux incultes, dans les décombres, mais de préférence aux talus des voies ferrées, tout comme sa proche parente, la diplotaxe des murs. Les deux diplotaxes de notre flore figurent dans tous les ouvrages et communiqués spéciaux traitant sur la distribution géographique et la migration des végétaux. Ce sont des plantes essentiellement nomades.

Dans le Grand-Duché les diplotaxes ont été régulièrement observées sur les talus du chemin de fer entre Luxembourg et Mersch, à partir de 1882, ainsi que dans les crevasses des murs de la forteresse de Luxembourg.

2° Une autre plante, l'orchidée *Epipactis palustris Crantz,* que Crépin cite comme assez rare dans la zône maritime (le littoral) et comme habitant les polders des contrées de Lisseweghe, croît en vraie abondance et est représentée par des individus particulièrement vigoureux dans les plantations de peupliers le long du tramway électrique, à partir du Moulin à Vent de Wenduyne jusqu'à l'arrêt du Coq et du Coq jusqu'au Golf Club Royal et les abords de Breedene, contrées qui, je

suppose, ne font plus partie des alentours de Lisseweghe. Notre orchidée préfère, en général, les prés tourbeux, de là le nom de Epipactis des marais, des terres tourbeuses plutôt. Quelques individus isolés s'aventurent même jusqu'aux sentiers serpentant à travers le tapis herbu qui borde les rails.

Habitats de prédilection dans le Grand-Duché: vallée de l'Eisch (Hunnebour et Hohlenfels), le bois de Beringen (Mersch), ainsi que, d'après la collection des Orchidées du Dr. G. Krombach, vallée de la Wark (Al Wark), Kahlscheuer, Bridel, Pulvermuhl (1929 et 1934). —

3° Une troisième plante, pas commune, elle non plus, y attire l'attention du botaniste. C'est la gracieuse Gentianée, dont le port et l'éclat des pétales, d'un rose particulièrement tendre, lui valurent le nom d'élégante, l'*Erythraea pulchella Fries,* caractérisée par des fleurs longuement pédicellées dans les bifurcations, ce qui la distingue de ses deux sœurs, l'Erythrée à feuilles de Linaire et l'Erythrée-Petite Centaurée. Elle pousse dans les herbes non loin du Coq, à côté de l'orchidée mentionnée ci-dessus. Crépin rapporte qu'elle est assez rare dans les polders, rare dans la zone maritime. Les Erythrées aiment, en général, les pâturages, les labours et les prés humides. (Moissons de Beringen et de Reckange (Mersch).

Comme vieilles connaissances dans les dunes et les basfonds avoisinants, citons le Lyciet de Barbarie, originaire des pays barbaresques, aujourd'hui cultivé chez nous et naturalisé, ensuite l'Argousier (Faux-Nerprun-noire prune) aux beaux fruits drupacés, d'un bel orange clair, aux feuilles d'un vert-gris argenté, très commun par endroits, surtout du côté de Breedene et de Duinbergen, enfin l'*Ajonc d'Europe*, aux corolles papilionacées, jaune d'or, arbuste épineux, croissant principalement dans les terrains sablonneux et arides de l'Europe centrale et méridionale, pas trop commun au littoral belge, ne se montrant que par individus isolés ou réunis en petits groupes sensiblement distancés entre eux. (Val du Manzenbach, entre Meysembourg et Larochette).

Est-il nécessaire de mentionner ici, parmi les plantes caractéristiques des régions en question, le Saule rampant, la Bugrane épineuse, le Panicaut maritime, l'Elyme des sables, l'Eupatoire chanvrine, les Chardons crépus et penchés, les Onagraires (se montrant belles et nombreuses au Coq surtout), les différentes Mauves, les Trèfles, la Linaire commune, les Mélilots blanc et jaune, les Gesses, le Thym serpolet, les Vergerettes, la Pulicaire, l'Epervière et toutes ses parentes, le Gaillet jaune, l'Orpin âcre, la Bryone embrassant les arbres et remontant les arbustes en dépassant leurs sommets, l'Indi-

gotier, le Baguenaudier, les Troènes, etc.? Ce serait abuser de la patience du lecteur. Qu'on aille les observer dans leurs habitats mêmes, si la possibilité en est donnée, toutes ces charmantes et intéressantes enfants de Flore, puisque ce n'est que sur place que les attrayantes études biologiques ont le rendement le plus efficace.

Après ces brèves considérations botaniques, forcément de moindre importance pour l'initié, voyons les quelques notes ornithologiques faites à la même occasion. Durant les deux premières décades du mois d'août, huit espèces d'oiseaux seulement ont pu être observées — avec certitude.

1° Il serait presqu'inutile de mentionner à cette place le moineau domestique, puisqu'il ne manque pour ainsi dire nulle part, si nous ne voulions arrondir ce petit communiqué.

2° L'*hirondelle de fenêtre* (Chelidon urbica L.) se rencontre sur tout le parcours du littoral, dans le voisinage des habitations de l'homme, survolant les champs et les prairies et frôlant des ailes les nappes d'eau s'étendant aux pieds des dunes.

3° Un des oiseaux qu'on voit le plus fréquemment en suivant les voies de communications du littoral, c'est incontestablement le *Bruant jaune* (Emberiza citrinella L.). Déjà de bon matin il se fait entendre du haut d'un arbre, d'un arbuste, mais de préférence des fils téléphoniques et poteaux. Son petit chant ne manque pas d'être sympathique, il anime agréablement le calme du paysage, ce simple, mais tout de même expressif: zi zi zi zi zi zi, répété par intervalles plus ou moins régulièrement espacés. L'oiseau sédentaire est très aimé à la campagne, où il ne cause aucun dégât, se nourrissant en été d'insectes, en hiver de semences des mauvaises herbes.

4° L'*étourneau* est également très nombreux dans la région. Il se montre ordinairement en troupes drues. Il était de passage dans le temps, depuis quelques dizaines d'années il est devenu sédentaire. En automne, on le voit souvent en grandes bandes dans les pâturages, pour y faire la chasse aux différents insectes, sa nourriture préférée, qui entourent les animaux de pâture, les brebis, les porcs, les vaches. L'observation a pu être faite une fois de plus dans un pré non loin de Knocke, le 20 août. On sait que l'étourneau aime de temps en temps la société d'autres oiseaux et qu'il s'allie volontiers aux bandes de corneilles, de freux, de choucas, de grives.

Vers la mi-août, je l'ai vu pour la première fois, durant trente années d'observations ornithologiques, en compagnie de «pigeons domestiques», survolant les champs le long de la route vers Wenduyne, à la sortie de Blankenberghe.

Les auteurs le nomment insectivore. Il mérite, en effet, ce nom. Il ne dédaigne cependant pas les fruits doux (les cerises, les raisins), et différentes baies, ce qui est, paraît-il, moins connu. C'est ainsi que j'ai pu le voir, par douzaines, picotant des baies d'argousier, il m'a semblé, avec une certaine avidité. Ces fruits ont un goût franchement acide, pas désagréable, plutôt rafraîchissant.

5° Différentes *Mouettes* survolent la mer, les dunes et plus rarement les champs voisins. Après le retrait des eaux du «Bassin de Retenue», à Blankenberghe, on les voit par centaines ramasser les mollusques à coquilles, les crustacés, les petits poissons qui couvrent la vase ou qui sont pris dans les flaques d'eau.

6° Le 16 août j'avais l'occasion d'observer pendant un temps assez long, sans être remarqué de l'oiseau, un bel exemplaire de *Pie-Grièche rousse* (Lanius rufus Briss), chassant avec une patience remarquable les insectes, petits et grands, qui se hasardaient, en vol incertain, dans les airs. A l'instar du gobe-mouche gris, il quittait son lieu d'observation, ici la cîme d'un érable rabougri, à tout moment, pour foncer sur la pauvre victime, la dépecer et l'avaler de bon appétit.

7° Sur la route de Zeebrugge, à la sortie de Blankenberghe, des *Cochevis huppés* ou Alouettes crêtées (Galerida cristata L.) menaient une vie paisible, en cherchant leur pâture, consistant en insectes et principalement en graines de la Renouée-Traînasse, de l'Ansérine des murs et de la Stellaire-Mouron des oiseaux, plantes qui suivent, comme elles, les chemins, les voies de communications, étant, comme elles, des «cheminéaux». L'oiseau met son nid sur terre, rarement entre les herbes, plus souvent entre les plantes potagères dans les jardins, près des fumiers, non loin de nos maisons. Son chant est plus simple que celui de ses sœurs, les alouettes des champs et des bois.

8° A quelques centaines de mètres de Blankenberghe, vers Zeebrugge, entre la route et les dunes, se trouve, entre autres, un étang de moyenne grandeur, en majeure partie masqué par des roseaux. Son eau est limpide et laisse voir le fond rempli de débris végétaux, où pullulent les plantes aquatiques. C'est un coin de terre des plus idylliques. D'un côté, caché par les dunes, l'Océan mystérieux, de l'autre, à perte de vue, la plaine fertile des Flandres, avec, dans le lointain brumeux, les silhouettes du beffroi et des tours du vieux et vénérable Bruges. Autour de l'étang même un silence religieux, une solitude accueillante. Le gris argenté de la ramure des argousiers se

confond insensiblement avec le vert-pâle des roseaux, ondoyant au gré du vent et se détachant des touffes d'eupatoires à fleurons rosés. Tous ces tons s'harmonisent merveilleusement pour le repos des yeux. Soudain, du fond des roseaux, un cri rappelant l'aboiement d'un petit chien. Du côté opposé à l'observateur, avancent prudemment de leur home, une bonne dizaine de *Foulques,* faciles à reconnaître de loin à la bande de blanc pur luisant, très caractéristique, partant du bec, empiétant sur le front et contrastant d'une façon frappante avec le plumage noir-ardoise de l'oiseau. Plongeons admirables, chamailleries variées, querelles plus sérieuses derrière les roseaux, les massettes, les scirpes, cris de ralliement et d'alarme, un sauve-qui-peut général ...

Je recommande vivement la visite de ces parages aux amis de la nature, qui aiment à goûter les charmes du pittoresque, étudier la nature sur place, recueillir des impressions et des souvenirs.

B) *En Juillet et Août.*

Il est évident que la flânerie sur le littoral n'est pas précisément l'affaire de l'ami du jardin, pour le bon motif qu'il y chercherait en vain l'objet de son occupation favorite et de ses rêves. Les dunes sont, en effet, un terrain ingrat pour le jardinage, ingrat dans le vrai sens du mot. Mais, l'ami du jardin est nécessairement l'ami de la nature entière, où tout se tient. Il prend consciencieusement ses petites notes et fait ses réflexions-là, où justement il se trouve, pourvu qui'l puisse de cette manière servir son idéal.

Parmi les plantes assez rares de la zone maritime se range l'*Ail des Vignes* (Allium vineale L.) une vraie plante des sables. Elle a choisi comme un de ses habitats «sur le littoral» les bas-fonds des dunes herbeuses qui s'étendent entre Blankenberghe et Zeebrugge, tout près du premier étang de la digue du comte Jean. Sa tige très élancée (de 50 à 60 cm. de haut), se dresse là à l'ombre d'épais groupes d'argousiers et de sureaux noirs et porte comme ornement modeste ses petites fleurs en clochettes pourprées, pour la plupart, dans le cas présent, remplacées par les «bulbilles» caractéristiques.

A côté croît le demi arbuste, la *Morelle-Douce Amère* (Solanum dulcamara L.) encore appelée la Vigne de Judée ou la Réglisse des Rivières, dont les fleurs violettes aux étamines d'or sont du meilleur effet dans ce milieu un peu terne. La plante se retrouve aussi dans les vastes dunes entre Le Zoute et Lekkerbek. Il est à noter que le développement de la Solanée

dépend pour une grande part de la nature du sol où elle pousse, ce qui n'est pas étonnant. Aux bords des eaux tant courantes que stagnantes, ces tiges sarmenteuses offrent souvent des dimensions respectables, tandis que dans un milieu sec, comme ici dans les dunes, la plante reste petite. Il y a aussi des formes franchement «naines» de la Morelle-Douce Amère qu'on observe, plus rarement, dans les crevasses des rochers et des vieux murs (Observation faite à Luxembourg sur les flancs d'anciens bastions dominant la vallée de la Pétrusse, années 1914 à 1936).

En été 1934, des travaux de réparation des vieilles murailles de la forteresse de Luxembourg étant devenus nécessaires, l'habitat audacieux, au Fort Beck, d'un pied de Morelle-Douce-Amère, sur la corniche, à l'angle sud-est de la Place de la Constitution, fut en danger. C'est alors que le modeste essai de versification ci-après reproduit, se fit jour, pour être adressé aux autorités compétantes, afin de sauvegarder l'habitat en question, subsistant pour le moins depuis 1916. Le contenu de la sollicitation, suppléant à sa forme, la vie de la Solanée fut sauvée. Au renouveau de l'an 1936, ses rameaux arqués et décombants se couvrent derechef de bourgeons prometteurs.

Une petite baie en rose,
un jour en proie au bec d'oiseau,
disparaît, la futile chose,
le long d'un avide boyau.

Ce fut le fruit d'une morelle,
notre liane, que l'on sait
et la douce-amère la belle,
aux flancs du fort Beck s'im-
[plantait.

Vingt ans sonnés qu'on y végète,
tant bien que mal, mais vaillam-
[ment,
et voilà, grand dieu, qu'on s'ap-
[prête
à faire agir le dur ciment
sur la crevasse nourricière.

Ingénieur d'arrondissement,
cher sieur, écoutez ma prière :
Epargnez intelligemment
la douce-amère qui nous prouve,
qu'on peut fort bien et sans
[rigueur,
pourvu que le moyen s'en trouve,
vivre chichement, en bonheur.
(26. 8. 34).

Du côté de Zeebrugge, dans les dunes fixées longeant la digue, dans les pelouses sablonneuses du Zoute, à Lekkerbek, au pied du «Spioenkop», à Wenduyne, dans les terrains herbeux à base de sable du Coq, enfin, sur tout le littoral croît une autre plante connue de tout le monde, commune partout. Elle intéresse d'abord par son feuillage gracieux, ses jolies fleurs d'un beau rose, ses fruits à poils roux et imitant en quelque sorte la forme du bec de héron, puis par son emploi en

écrasée répand une odeur pénétrante et caractéristique. Elle est appliquée sur les plaies ouvertes et les ulcères, afin de les «nettoyer» et de les guérir. Cette plante est l'Erodium à feuilles de ciguë (Erodium cicutarium L'Hérit.).

Dans la zone poldérienne (notamment à Heyst) pullule la Diplotaxe à feuilles menues (Diplotaxis tenuifolia DC), cette Crucifère vagabonde qui suit les grandes routes, les chemins de fer (voir sub A) et pousse aujourd'hui nombreuse dans les grandes gares, les ports, les ballast, les décombres. Elle possède, dans les dunes fixées et même dans le sable mouvant, une forme rabougrie (Hungerform), observée le 10 juillet à une douzaine d'exemplaires le long de la digue à Zeebrugge et, à la fin du mois, dans les crevasses d'un mur de soutènement du port de Blankenberghe. Cette plante (en miniature) offre absolument l'aspect extérieur d'une plante normale, mais en petit, à dimensions réduites. Les gousses en sont cependant relativement très longues, tout en étant fort minces.

Dans les dunes, entre Blankenberghe et Wenduyne, à proximité de la petite chapelle de N. D. de Lourdes, jusque dans les labours sableux longeant la route, fleurit le *Cakilier maritime.* Tous les exemplaires y observés ne dépassent guère 15 cm. en hauteur, il paraît que du côté de Coxyde et de La Panne cette jolie Crucifère aux fleurs roses se présente plus forte en général.

Le Coq offre pendant la belle saison, au carrefour devant la percée des dunes, de larges pelouses ressemblant à de gigantesques tapis brodés, dans lequel figurent, mollement enfouis dans la verdure, entre autres, le mignon Laitier commun (Polygala vulgaris L.) aux fleurettes bleues, roses ou blanches, la Violette-Pensée (Viola tricolor L.) aux fleurs blanches jaunâtres ou tricolores, l'Orpin âcre (Sedum acre L.) aux corolles dorées, les Gaillets jaune citron et blanc (Galium verum L. et Mollugo L.). la Bugrane rampante (Ononis repens L.) aux pétales papilionnacés roses et blancs, enfin, la sympathique Pâquerette au cœur d'or, l'amie des petits et des grands. Tout le paysage ici est dominé par la superbe Enothère bisannuelle, l'*Onagre commune,* originaire de Virginie et introduite en Europe vers 1614. Les grandes fleurs jaunes portées par des tiges qui atteignent souvent un mètre de hauteur, exhalent une odeur suave et ne se ferment même pas à la nuit, de là le nom populaire flammand de Nachtkaars qu'on y donne à la plante. A gauche de la route royale, dans les dunes, vers Wenduyne, on remarque le beau *Liseron Soldanelle* (Convolvulus Soldanella L.), à tige courte, de façon que la corolle campanulée, purpurine, assez grande semble sortir directement du sol sablon-

médecine populaire depuis des temps immémoriaux. L'herbe neux. Il habite la zone maritime de la mer du Nord jusqu'au delà du pays des Frisons. Dans le voisinage croît le *Pigamon fluet* (Thalictrum minus L.) au feuillage décoratif, d'une légèreté extrême. L'habitat du Liseron et du Pigamon est partagé par l'Ombellifère à fleur couleur améthyste, le *Panicaut maritime*, dont malheureusement les jours semblent comptés, la plupart des visiteurs des dunes se croyant autorisés à arracher au passage une ou plusieurs de ces plantes, qui se font, il est vrai, un peu trop remarquer par leur frappant aspect. Si on ne les emporte pas en bouquets ficelés pour les faire mourir lentement quelque part dans un coin de la maison, on les jette là, à la merci des passants, qui les foulent aux pieds. Respectons donc un peu plus les biens précieux que nous offre Mère Nature!

Un mot sur le Cormoran ordinaire.

C) *En Juillet et Septembre.*

Quand l'ami de la nature a l'heureuse chance de pouvoir séjourner pendant la belle saison quelque temps au littoral, il est à chaque moment émerveillé par ce qui l'entoure au cours de ses flâneries récréatives. Si du haut des dunes il promène les regards sur les vagues perpétuellement en mouvement, qui lui envoient, avec le vent chargé d'embruns, leurs senteurs salines et leur chanson caressante, il n'est pas rare de voir flotter dans les eaux, à une distance de quelques centaines de mètres de l'estran, une sorte de corps noirâtre, qu'on prendrait facilement pour une petite bouée. Bientôt on s'aperçoit qu'il avance, rigoureusement en ligne droite et dans le sens perpendiculaire aux brise-lames. Le voilà qui, d'un coup, disparaît sous l'eau. Il remonte aussitôt et déjà replonge avec une dextérité étonnante, parfois durant une minute, voire deux, ayant fait alors un trajet d'une centaine de mètres sous les flots. Enfin il s'éloigne de plus en plus et finit par ne plus marquer dans le lointain qu'un point disparaissant insensiblement dans la brume qui couvre comme un voile transparent l'immense scène du grandiose spectacle.

Pour les initiés tout cela n'a absolument rien d'insolite. Ils n'ignorent pas, même sans avoir recours à leurs lunettes d'approche, qu'il ne s'agit que d'un oiseau, d'un palmipède-pélécaniforme, qui porte nom de *Cormoran ordinaire,* ou Corbeau marin, bien que sa ressemblance avec un corbeau ne soit que très superficielle. Que ceux donc qui sont désireux de prêter

leur attention à ce que la Nature peut leur offrir d'intéressant, ne laissent pas passer une occasion favorable d'observer notre sédentaire palmipède de plus près et de faire à son sujet une petite étude ornithologique, séduisante et utile à la fois. Ils trouveront que le pélécaniforme indigène offre des particularités qui le distinguent nettement des autres hôtes ailés de la mer, des dunes et plages. Il lui sera facile de noter qu'il se dandine fortement en marchant, pour ne citer que quelques points caractéristiques, que par contre il vole vite, tout comme il nage et plonge en maître consommé et que, poursuivi sur l'eau, il se sauve en faisant sortir uniquement tête et cou, afin d'offrir le moins possible de surface vulnérable. L'observateur se rappellera que l'oiseau se nourrit exclusivement de poissons, en les chassant sans se lasser, du matin au soir, se reposant peu, qu'il en consomme des quantités relativement énormes, et est donc nuisible à la pêche, qu'il est très rusé, prudent, querelleur, agressif, sans égard vis-à-vis d'autres oiseaux qu'il attaque volontiers sans motif et déloge de leurs nids (corbeaux, hérons, etc.), afin d'en prendre possession, selon la devise: «ôte-toi de là pour que je m'y mette», devise, non exclusivement de cormorans, comme on sait.

Des différentes espèces (36 environ) réparties sur tout le globe, le cormoran ordinaire est le plus connu. Il se tient presque toujours sur la mer, mais on le voit aussi sur l'eau douce, les grands fleuves (Bas-Escaut, Meuse), les lacs, les étangs (Fosse-Namur). Il niche en colonies dans les falaises, les îles rocheuses, les bois avoisinant les côtes (Bruges, Anvers, d'après van Haver, 1928, p. 301). Par ses excréments corrosifs il nuit beaucoup à la végétation. Pour ce qui est de sa voracité, Brehm (3e éd., 1913, p. 56) cite en exemple un cormoran apprivoisé qui mangeait régulièrement avant-midi ses 26, après-dîner, ses 17 gardons non dépecés, longs chacun de 20 cm., sans se montrer spécialement bien rassasié par ces collations. Après deux heures à peine d'une digestion très rapide, le gosier élastique et l'estomac du grand mangeur sont derechef prêts à assumer une nouvelle charge à assimiler. Il a été dit plus haut que le cormoran se laisse apprivoiser; personne n'ignore qu'on le dresse aussi à la pêche en Chine et au Japon. Les Hollandais introduisirent le procédé en Angleterre et en France, au début du XVIIe siècle, ainsi que chez eux, où il semble être encore en pratique de nos jours.

Favorisé par un grand hasard, j'ai fait un jour une rencontre inattendue avec deux cormorans dans les circonstances que voici: Par une belle matinée de juillet, je me trouvai seul sur la vaste plage aux plissements ondulés et coupée de

bas-fonds noyés par les eaux, plage vraiment unique, entre Wenduyne et Le Coq. Soudain quelques douzaines de goélands argentés viennent se reposer sur le sable mouillé, à une cinquantaine de mètres de moi. Deux de ces oiseaux ont un plumage sombre qu'on ne voit pas chez les Laridés et ils sont aussi plus grands de taille. Cela m'intrigue. Je braque les jumelles sur eux, ce sont des cormorans, trait pour trait, au naturel. De temps en temps ils déploient bien grandes leurs ailes «non huilées» pour les sécher au soleil. Ils se balancent maladroitement sur de courtes pattes. Malgré leur nature belliqueuse, ils restent en bonne entente avec leur entourage remuant. Humeur enjouée de part et d'autre. Un fox-terrier effronté, ils le sont tous, vient malheureusement troubler la scène idyllique. Un rauque «Kra, Kra», et les cormorans gagnent le large. Les goélands atterrissent de nouveau; ils sont ravissants dans leur toilette d'un frais bleu cendré et blanc.

Cincle d'eau.

Paysage hivernal. Un vent glacé siffle dans les branchages morts et frôle le linceul qui couvre la terre.

Petit groupe d'explorateurs pacifiques des recoins du sol natal, si riche en beautés naturelles, nous suivons à travers le bois le courant sinueux de notre idyllique Ernz Noire. Elle est enflée en ce moment par la fonte partielle des neiges cachant mollement les guérets de Junglinster et de ses dépendances.

Soudain, dans le lointain, en aval du moulin de Reuland, au plus profond de la forêt, se fait entendre un gazouillis qui se mêle harmonieusement au murmure de l'Ernz.

Serait-ce la voix d'un oiseau?

Parfaitement. La tendre strophe frappe singulièrement l'oreille, comme si le frêle gosier qui la produit voulait nous dire:

Le froid engourdit la vie, oui, mais cela ne me touche guère, pas plus qu'il n'influe sur les eaux babillardes de mon cher ruisseau. Car, voyez, le ciel est serein et bleu et les rayons du soleil étincellent dans mille gouttes et gouttelettes, dans mille cristaux, grands et petits.

Quoi de plus ravissant, je vous le demande, que mon ruisseau jaseur, tout frissonnant de joie et qui, en maître consommé, m'a appris, dès ma plus tendre jeunesse, la modeste petite chanson qui semble vous avoir attirés vers ces lieux?

Cet oiseau, méritant toute notre attention et toute notre protection par la belle harmonie dans son port et son utilité prouvée par son régime alimentaire, l'oiseau qui égaie d'une façon si particulièrement cordiale le paysage sommeillant, on le devine sans peine, c'est bien notre CINCLE D'EAU.

Attention..... Ne bougeons pas ..... Le voilà, en chair et en os, notre sympathique plongeur sédentaire, que le public de chez nous a baptisé des noms de Baachmierel et de Waasserspre'if.

Il se présente à peu près sous la taille de l'étourneau et est reconnaissable de loin déjà à son plastron blanc, caractéristique, couvrant gorge et poitrine et contrastant avec le brun ferrugineux et le gris brunâtre du reste du corps.

Chut, le voilà qui suit l'eau d'un vol rapide, pour atterrir précipitamment sur un minuscule récif, jeté là, au milieu des éboulis de roches gréseuses. Il n'y reste qu'un instant, pour disparaître sous l'onde écumante et pour ne réapparaître que dans une dizaine ou quinzaine de secondes environ.....

Comment cela? Est-ce donc un oiseau aquatique que nous avons devant nous?

Le cincle est pourtant, tant par sa constitution que par ses habitudes, ses mouvements saccadés et sa voix, un proche parent de notre mignon troglodyte, dont il mime un cousin «grand format», si j'ose dire.

Aime-t-il bien tellement l'élément liquide? En effet. C'est que l'eau lui est très familière —— le ruisseau qui l'a vu naître —— la petite cascade qui l'a vu grandir dans son berceau bruineux, caché dans le roc crevassé et qui lui a appris sa douce chanson —— l'eau qui lui procure sa nourriture de vers, d'insectes, de mollusques —— l'eau dans laquelle il semble parfois se mirer complaisamment —— l'onde pétulante dans laquelle il sait lestement avancer, en nageant par le jeu des ailes et son corps étant protégé par un plumage bien fourré.

A notre approche, l'oiseau farouche, entretemps accompagné de sa femelle, qui lui ressemble en tout point, tout en étant un peu moins grande de taille, à tête et cou plus clairs, à plastron plus terne, se dirige résolument du côté vers lequel le ruisseau descend le Mullertal.

Nous sommes fin février. C'est justement le temps de la première des deux pontes de l'année.

Curieux de dépister dans quel trou d'arbre ou de berge, dans quel barrage, dans quelle vieille muraille, dans quelle fente de rocher les cinq œufs blancs pourraient bien être déposés,

nous avançons sans tarder et ..... nous sommes vraiment exceptionnellement favorisés ce jour d'excursion.....

A trois kilomètres en aval du moulin, à l'embouchure du ruisselet, dit Mandelbach, descendant des hauteurs de Heffingen, à une vingtaine de mètres de la route, entre deux petites cascades naturelles de l'Ernz, repose un gigantesque bloc de rochers surplombant l'eau et divisé en deux énormes quartiers...

La mousse hépatique, dite Fegatella conica, résistant au froid, rampe en colonies drues au fond des anfractuosités et y apparaît dans toute son exubérance .... ce sont les premières manifestations du réveil du printemps, encore lointain, il est vrai, mais tout de même en bonne perspective.....

Les vieux troncs de sorbiers, les drageons de hêtres et de chênes aux branches dépouillées, les jeunes sapins et les rameaux dénudés de l'airelle-myrtile tapissent modestement les parois suintant l'humidité par toutes les crevasses.....

C'est justement là, en cet endroit précisément, dans une des nombreuses fentes du roc, à deux mètres au-dessus du niveau de l'eau, que devient visible le nid cherché, difficilement accessible pour le piéton. C'est une construction en forme de boule, massive, comme pressée dans le creux du rocher. Elle se compose de terre, de mousses et d'herbes sèches et présente ici exceptionnellement deux entrées, au lieu d'une unique, entrées arrondies et assez grandes, naturellement, pour laisser passer librement le corps de l'oiseau. Le tout est surmonté d'un dôme, ou plafond, en mousses aquatiques, vraisemblablement emménagé de la sorte pour protéger plus efficacement le berceau de cincle contre l'humidité. Les petits, sortis des œufs et en état de voler, plongent tout comme leurs parents, mais avant, ils ont besoin d'une retraite sèche au possible. —

* * *

Le coin pittoresque (voir la photo ci-contre) que notre cincle a choisi pour y installer son home, obéissant ainsi à des instincts de conservation qui lui sont propres, a pour nous encore une autre signification que celle regardant spécialement l'ornithologue: Nous pouvons prétendre que le roc giganteque ainsi que son entourage immédiat, où le Mandelbach, en clapotant doucement, se déverse dans l'Ernz Noire, marque un des endroits certainement les moins connus jusque-là, mais les plus enchanteurs à la fois et reposants de tout ce vallon plein de charmes que nous aimons à parcourir nous-mêmes et à présenter, avec une certaine satisfaction, à nos hôtes étrangers. Ce



Coin pittoresque de l'Ernz Noire (Mullertal). Embouchure du Mandelbach, en aval du Moulin de Reuland. (Photo Alfred Kuntgen)



Coin pittoresque de l'Ernz Noire (Mullertal). Embouchure du Mandelbach, en aval du Moulin de Reuland. (Photo Alfred Kuntgen)